

CHAPITRE III

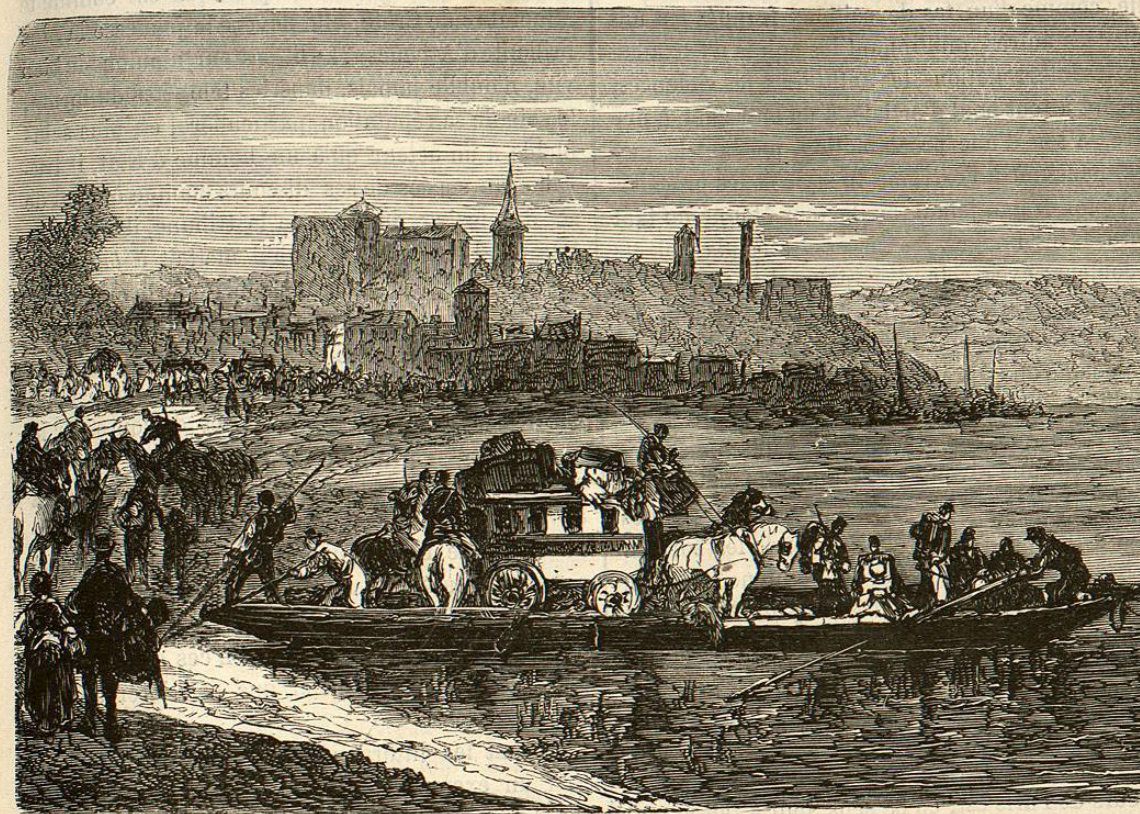
LES PREMIERS JOURS DE LA COMMUNE.

Après le vote. — Les élus. — Félix Pyat, Tridon, Raoul Rigault, Vésinier, Paschal Grousset, Delescluze, Beslay, Flourens, etc. — La Commune est proclamée solennellement. — Les premiers décrets. — Son programme. — Ce qu'était la Commune au moyen âge. — Situation critique du gouvernement à Versailles. — Préparatifs militaires de la Commune. — Premiers engagements. — Neuilly, Courbevoie, le Mont-Valérien, Bellevue. — Mort de Duval. — Mort de Flourens. — Proclamations de la Commune après ces échecs militaires. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Le vote du 26 mars, qui avait attiré vers le scrutin, il faut bien le reconnaître, un nombre considérable d'électeurs (146, 418), séparait davantage de l'Assemblée la capitale révoltée et décidée à vivre de sa vie propre. Jusqu'à cette date, bien des gens avaient refusé de prendre au sérieux le Comité central qui allaient maintenant accepter la Commune. L'insurrection semblait légalisée. Paris avait maintenant un pouvoir, un gouvernement spécial. Cette organisation de la Commune qui, depuis le mois d'octobre 1870, était devenue l'idéal confus du plus grand nombre, allait donc être mise en pratique ! Nous répétons ici ce que nous avons dit, lorsque nous avons fait le récit des événements du 8 et du 31 octobre. Le gouvernement de la défense donna, sans le vouloir, une force considérable à cette revendication en refusant trop longtemps les élections municipales et aussi les élections générales auxquelles il eût dû convier les électeurs, de façon à ce qu'on ne pût jamais lui reprocher d'avoir trop longtemps détenu le pouvoir. En septembre, à coup sûr, les élections générales, et les élections municipales eussent été républicaines, et les députés de Paris eussent été nommés les premiers.

Mais il convient de raconter et non de récriminer. Les élus de Paris, au 26 mars 1871, étaient au nombre de quatre-vingt-six ; treize de ces élus appartenaient au Comité central, c'était Bergeret, à peine connu huit jours auparavant ; Ranvier, peintre de faïences ; Billioray, peintre de hasard et modèle à l'occasion ; Henry Fortuné, Babick, cerveau exalté, raison disparue, cœur doux et bon ; Geresme, Eudes, dont le nom avait été mis en lumière par le meurtre des pompiers de la Villette ; Jourde, homme de lettres manqué, mais comptable remarquable ; Blanchet, aventurier dont le véritable nom était Pourrille ; Brunel, depuis tristement célèbre, incendiaire

du *Tapis rouge* ; Clovis Dupont, Mortier et Antoine Arnaud. Vingt élus appartenaient au groupe blanquiste, à la presse ardente, c'était Blanqui, Tridon, Ranc, Protot, Rigault, Ferré, Chardon, Arthur Arnould, Jules Vallès, Verdure, Cournet, J. B. Clément, Paschal Grousset, Jules Miot, Gambon, qui, à Bordeaux, avait vanté le drapeau rouge ; Félix Pyat, Delescluze, Vermorel et Flourens. Blanqui, arrêté et détenu depuis la veille du 18 mars, ne siégea jamais à la Commune. Dix-sept membres seulement faisaient partie de l'*Internationale* : Varlin, Theisz, Avrial, B. Malon, Langevin, Victor Clément, Duval, Franckel, celui-ci Prussien, Assi, Vaillant, Beslay, Pindy, Chalain, Clémence, Eugène Gérardin, Lefrançais et Dereure. La partie républicaine modérée, la partie *bourgeoise* de la Commune était composée de dix-sept membres qui, tous, ou presque tous, faisaient partie des municipalités parisiennes. C'étaient MM. Desmarest, E. Ferry, Nast, A. Adam, Méline, Rochard, Barré, Brelay, Loiseau-Pinson, Tirard, Chéron, Alb. Leroy, Ch. Murat, docteur Marmottan, de Bouteiller, E. Lefèvre, docteur Robinet. Ces deux derniers devaient, dans les premiers jours d'avril, donner leur démission avec M. Ranc. Les quinze autres se déclarèrent démissionnaires, dès les premières réunions de la Commune. Le reste de l'Assemblée communale était composé des orateurs, des célébrités de réunions publiques, personnalités tapageuses, douées de ce déplorable don, si contraire à la profondeur et à la netteté de la pensée : la facilité de parole. C'était : Régère, Oudet, Rastoul, Amouroux, Jules Allix, etc., dont les noms reviendront plus d'une fois sous notre plume, et que nous jugerons, selon notre méthode habituelle, à mesure que les actes les amèneront à comparaître devant l'histoire. Nous nous efforcer-



PENDANT LA COMMUNE. — Le bac de Conflans, reliant la rive droite de la Seine à Versailles.

rons surtout de les faire juger par leurs pairs et nous emprunterons pour ou contre eux le témoignage de leurs collègues. On ne nous accusera peut-être pas, de cette façon, de trop de sévérité.

Depuis les déplorables événements de la Commune, l'Association internationale des travailleurs est devenue le bouc émissaire de la société mise en péril et justement livrée à l'effroi. Presque tous les gouvernements ont décidé de faire contre cette association des lois restrictives, oubliant que la meilleure façon de détruire certains dangers est de les combattre par la lumière et la liberté. Il faut reconnaître que l'Internationale s'est cruellement écartée de son rôle lorsque, fondée pour assurer au travailleur les moyens de vivre, elle a voulu, oubliant ce but, lui faire conquérir ses droits, le fusil à la main. Mais était-ce une raison pour proscrire, après la victoire, ce qu'on pouvait étudier et réformer ? « Lorsque les doctrines sont simplement combattues, a-t-on dit justement, elles s'épurent ; quand on les martyrise, elles deviennent des religions. » Ce n'est pas en remontant obstinément vers le passé qu'on évite les révolutions, c'est en marchant résolument vers l'avenir. Or, l'Internationale qui, en 1868, comme le disait André Murat devant la cour de Paris, se contentait de « poursuivre malgré tout, la transformation sociale, et espérait finir par obtenir un salaire égal à son

produit », cette même Internationale aspirait, en 1871, à gouverner et à diriger l'État. Grande faute à coup sûr. « Le communisme, qu'on croyait enterré sous les pavés de Juin, reparut plus formidable que jamais et déclara ouvertement que l'avenir lui appartenait. » Au congrès de Bruxelles, en septembre 1868, on avait voté l'abolition de la propriété individuelle. En 1871, on allait décréter la collectivité de la propriété.

Mais, il faut le reconnaître, c'est surtout, non pas à Blanqui, mais au parti blanquiste, qu'on doit demander compte des fureurs qui signalèrent le règne de la Commune de Paris. Les membres de l'Internationale jouèrent, dans cette période, moins de rôle que les révolutionnaires doctrinaires et les littérateurs de l'école.

Ces littérateurs de la Commune se divisaient en deux sectes distinctes : l'école de la tradition jacobine, que représentaient Félix Pyat et Delescluze, et, si je puis dire, l'école de l'anarchie en littérature, personnifiée par M. Jules Vallès, n'admettant ni règles, ni traditions, ni maîtres, ni modèles, ni souvenirs. « Il faut être de son temps ! » disaient ceux-ci. Les adeptes de Félix Pyat eussent volontiers dit, au contraire : « Il faut être du temps passé ! » Félix Pyat n'a rien de personnel, en s'efforçant cependant d'être original. Écrivain bizarre, heurté, sacrifiant tout à la phrase, à des effets de

style, où, de temps à autre, partait quelque étincelle, comme d'un tas de cailloux frappés les uns contre les autres, multipliant les points d'exclamation, les interrogations, les antithèses, les violences, donnant à tout bout d'article, à un entrefilet, à une lettre, le ton d'une proclamation, perdant la mesure, poussant à l'extrême le style et les procédés de Victor Hugo, jetant au lecteur étonné de tant de fracas les images, les fusées, les éclats violents de couleur; avec cela, des recherches singulières de mots, des richesses inutiles de dictionnaire, comme s'il voulait unir l'afféterie des précieuses ou des pédants aux apretés du révolutionnaire.

Habitué à tous les procédés du drame, aux ripostes et aux moyens excessifs de la mise en scène, Pyat traitait une révolution comme un mélodrame, surveillant avec soin l'orchestre au moment des entrées, et préparant avec sollicitude les sorties. Son rôle tout entier, dans la Commune, est d'un acteur. Chacun des numéros de son *Vengeur* se termine par un de ces mots destinés, comme on dit au théâtre, à porter au delà de la rampe, et il semble que le rideau puisse tomber à la fin de chacun de ses articles, dont la dernière phrase ressemble à une fin d'acte. Sa proclamation aux électeurs de Paris est, en ce sens, tout à fait caractéristique : « *Pas d'abstention! Contre cette jeunesse dorée de 71, fils des sans-culottes de 92, je vous dirai, comme Desmoulins : « Électeurs, à vos urnes! » ou comme Henriot : « Canonniers, à vos pièces! »* N'est-ce pas là, encore un coup, la chute d'une de ces tirades qui sont comme la note forcée du ténor et déterminent l'explosion de bravos, aux théâtres du boulevard? Mais il y a quelque chose à noter encore, outre cette forme particulière à l'auteur de ce *Chiffonnier de Paris*, que les théâtres de Munich représentaient naguère en offrant le portrait de l'auteur sur l'affiche, c'est ce perpétuel ressouvenir du passé, ce besoin de citations et de centons révolutionnaires, défaut personnel, et qui est aussi une faiblesse nationale. A coup sûr, Félix Pyat, qui semble bien plus fait pour les fumées capiteuses de la scène que pour la poudre de la mêlée, Félix Pyat, littérateur curieux, pittoresque, parfois exquis comme dans tel épisode, les *Filles de Séjan*, que M. Jules Janin inséra jadis dans son *Barnave*, Pyat, habitué aux succès aimables du théâtre, n'était point destiné à ce rôle dangereux de tribun et de régicide. Il fit évidemment, au début, de la politique par amour du décor, des fanfares et du bruit. Ces natures de lettrés, délicates, pleines de féminines faiblesses, amoureuses des caresses de la renommée, sont les plus terribles en politique, et je comprends aujourd'hui pourquoi Platon, tout en les couronnant de roses, exilait les poètes de sa République. D'ailleurs, Félix Pyat lui-même le sentait, et ne disait-il pas, un jour, à un ami avec

quelque mélancolie : « La politique est comme le Minotaure de Crète, elle dévore la jeunesse la plus brillante d'Athènes? Le littérateur, ajoutons-le bien vite, n'oublie jamais, dans les tempêtes du forum, le soin de sa réputation particulière, et, plus semblable à un acteur qu'à un homme d'État, il travaille au succès de ses discours comme à celui de ses drames, et, du haut de la tribune, il débite sa harangue avec le soin qu'il mettait à lancer un livre. Convaincre l'assemblée lui importe moins que réussir auprès de son public ordinaire. C'est bien là le malheur de notre pays. Depuis longtemps, on ne s'adresse pas à la Chambre qui écoute, mais, en quelque sorte, on prononce ses discours par la fenêtre : « Je parle pour ceux qui ne sont pas ici », disait un orateur de la Restauration. Et certes, c'est au pays tout entier qu'on doit songer lorsqu'on a l'honneur de monter à la tribune française. Mais ce que je veux indiquer, c'est que, soucieux de son propre intérêt et de sa propre gloire, le littérateur, d'habitude, oublie volontiers, en ces occasions, la patrie pour ne se rappeler que son intérêt et sa gloire.

Ce sont les littérateurs qui ont inauguré, pour citer un exemple, la politique de démission, non pas la démission de tout un groupe qui sort d'une Assemblée pour en appeler aux électeurs sur une question de principes, mais la démission irritée ou intéressée d'une personnalité qui tient à se donner l'aurole de la persécution et le relief de la réélection. A Paris comme à Bordeaux, M. Pyat devait, nous le verrons, donner sa démission. On augura mal de la situation de la Commune, lorsqu'on le vit chercher ainsi à gagner la porte. L'heure des passeports approchait. M. Vermorel que M. Pyat devait surnommer « le bombyx à lunettes », l'appela, à ce propos, « conspirateur en chambre ». Il eût pu dire « conspirateur en wagon ».

Nous parlerons plus tard de Vermorel, un des jeunes gens qui, les premiers, dans les petites feuilles du quartier latin, combattirent le régime de l'empire.

Il y avait, à côté de Vermorel, dans ces journaux de la rive gauche, acides et attirants comme des fruits verts, plusieurs jeunes hommes qui rêvaient aussi la République future, mais qui la voulaient féconde, noble et sereine, bien différents de ceux qui lui donnaient encore, dans leurs rêves, l'apparence d'une furie de faubourg. Tridon d'abord, puis Raoul Rigault furent de ces derniers. Exalté, l'esprit embrasé et violent, Tridon ne voit de salut pour la France que dans l'idée hébertiste, le règne et les lois de ces *tape-dur* des Graviilliers que condamnait stoïquement Saint-Just. Il exécère, il proscribit tout ce qui dit girondin, décentralisateur, libéral, — libéral, c'est le diminutif de libre, dit-il avec l'épigramme de Lebrun. Il est l'ennemi né de toute

discipline religieuse ou politique. Une adresse de M. Ledru-Rollin n'est pas une lettre pour lui, mais une encyclique. Il écrit une brochure, les *Hébertistes*, qui le conduit droit en prison, — et certes on devait épargner ce paradoxe historique, — il en écrit une autre, *Gironde et Girondins*, où, foudroyant ceux de 1793 et ceux de 1869, cette éternelle race ergoteuse et bavarde, dit-il, il reproche aux gens qu'il attaque d'opposer encore à la Révolution l'obstacle du fédéralisme. Et c'est précisément ce même homme qui, deux ans plus tard, fera du fédéralisme en action, en entrant à la Commune de Paris, et se jettera dans un mouvement qui, s'il s'en fût tenu à la revendication des franchises municipales, réalisait justement le programme du fameux Comité de Nancy contre lequel avait si vigoureusement protesté, en 1866, la presse radicale tout entière.

On peut juger, par ces aberrations, ces inconséquences, ces contradictions, de la valeur intellectuelle, de la vigueur cérébrale de tels esprits! Ils n'ont retenu, de leurs études de la Révolution, que le dictionnaire des sections et des clubs. Ils se composent un jargon singulier de vieux mots et, méconnaissant l'âme même du dix-huitième siècle qui est le progrès, ils s'attachent à des formules oubliées, à des costumes d'autrefois et, ignorants des idées vivantes, ils s'attachent aux choses mortes, croyant encore que la République est indivisible le jour où elle est coiffée du bonnet rouge. Il en fut ainsi de Raoul Rigault, dont la célébrité lugubre semblait destinée à ne point dépasser le cercle des cafés de la rive gauche, et dont le nom gardera cette célébrité redoutable et hideuse qu'il se vantait d'être certain de conquérir un jour. Personne n'eût pu deviner qu'il y avait, dans ce petit homme gouaillier, dans ce plaisantin de tabagie un meurtrier qui aurait son heure. On ne voyait en lui qu'un fantaisiste partageant son admiration entre Hébert et Rabelais, — s'amusant à stupéfier les gens par des folies de langage, affectant d'enlever le mot *saint* aux rues de Paris et, fier du calembour inepte, disant inévitablement le *pont des toujours* (*semper*) pour ne point nommer le *pont des Saints-Pères*; — une sorte de brouillon et de bourdon, écrivant peu, sans idée à coup sûr et sans style, faisant son académie de la police correctionnelle, se tirant habilement, trop habilement, disait-on, des griffes de la justice, toujours compromis, toujours poursuivi, toujours riant, une sorte de commis-voyageur de l'hébertisme, le Gaudissart de la Commune de Paris. Et voilà que ce gamin haineux proserait, arrête, condamne et tue! Quelle épouvante! quelles heures sinistres que celles où de telles individualités, faites pour végéter et croupir dans les bas-fonds, paresseuses et inutiles, tiennent en main la puissance et affirment leur pouvoir éphémère par des forfaits qu'on n'oubliera pas!

Les instincts policiers de Rigault s'étaient, il est vrai, révélés dès septembre. Il s'attachait alors à poursuivre ceux qui l'avaient traqué sous l'empire. La ceinture du commissaire de police servait de bretelles à son pantalon frangé. Quelles joies, quels aboiements de chien de chasse il poussait alors! Il se sentait à l'aise dans ces couloirs sombres de la Préfecture où il devait bientôt marcher en maître suprême. Puis il allait, parcourant les rues, guettant, interrogeant les maisons, comme un de ces agents épiques de Balzac ou de Poë qu'ont poétisés tristement les romans d'aventures des dernières années de l'empire. On eût pu déjà deviner le bourreau en apercevant le délateur.

Quel assemblage de natures perverses avait recrutées la Commune! La nature même semblait avoir désigné Vésinier pour en faire partie. Ce macabre bossu devait être du festin. Secrétaire d'Eugène Sue, il se donne d'habitude pour son collaborateur. Il écrit, dans un jargon douteux, d'obscènes romans que le dégoût fait tomber des mains à la deuxième page : les *Nuits de Saint-Cloud*, le *Marriage d'une Espagnole*, de ces pamphlets hideux et bêtes que débitaient les libraires belges et que leurs catalogues attribuaient, — quelle ironie! — à l'intègre M. Schœlcher. J'ai toujours méprisé de tels écrits, parce que je respecte l'encre et le morceau de plomb qui font le livre, et que ces feuillets tachés déshonoreront une cause, si les écrivains de cette sorte avaient la prétention de la servir. Mais Vésinier n'était d'aucun parti. Les membres de l'Internationale eux-mêmes, en juin 1870, ne voulaient point profiter de son témoignage. Il était né pour mourir oublié, cuvant sa haine, si le flot de l'émeute ne l'avait apporté jusqu'à cet Hôtel de ville dont lui et les siens ont fait une ruine.

Paschal Grousset apportait à la cause de la Commune sa vigueur de jeunesse, son audace corse et son élégante férocité! Ceux qui l'avaient connu jadis, portant sa copie aux journaux de toutes nuances et de tous formats, improvisant, çà et là, des articles de science ou de fantaisie, des causeries, de la politique ou du roman, le regardaient bien comme un impatient et comme un habile, guettant l'occasion et prêt à la faire naître, décidé à profiter de toute ouverture du sort, mais nul ne soupçonnait qu'il dût un jour jouer dans la Commune ce rôle violent et saccadé. En attendant qu'il attisât la colère des gouvernants de l'Hôtel de ville, traitant de Girondins ceux qui voulaient modérer l'épouvantable dictature du Comité de salut public, il s'agitait dans cette foule littéraire parisienne si étrangement mêlée et bruyante. Il rêvait de fonder des journaux, des instituts libres, des cours publics pour les jeunes filles. On l'y encourageait, on avait foi dans son activité prodigieuse et on ne doutait pas que cette vivacité ne cachât

une intelligence intrépide. Avec le temps et avec les revers, cette intelligence qui s'aigrissait devint du mécontentement et de l'audace. Il avait tenté de glisser, dans le sillon tracé par la *Lanterne*, de Rochefort, des brochures politiques dont le retentissement ne dépassa point le cercle des lecteurs amis, le 26 Octobre, la *Régence de Decembrostein*, le *Rêve d'un irréconciliable*. Il s'était rejeté sur l'histoire, compilant, publiant, donnant une étude sur le 18 Brumaire qui ne manque ni de mordant ni de ouleur. Mais ce n'était point là la gloire, la renommée, la fortune. Il attendait, mordant son frein.

La révolution du 4 septembre le trouva, dès le lendemain, mécontent, opposant, prêt à la lutte. Il réédita la *Marseillaise*, mais pour un jour seulement. Un article du général Cluseret souleva, nous l'avons vu, dès le premier numéro, une réprobation furieuse, et les gardes nationaux durent empêcher la foule de saccager le journal dont on brûlait les exemplaires sur le boulevard. Grousset n'essaya point de lutter ni de remonter le courant. Il résolut d'attendre, s'engagea dans un régiment de chasseurs à pied pour solliciter bientôt un poste du gouvernement, qui l'attacha, croyons-nous, à la commission des barricades. Candidat malheureux à l'Assemblée nationale, on le vit bientôt faire sa rentrée dans le journalisme parisien, rédigeant, cette fois à lui seul, un pamphlet supprimé bientôt, la *Bouche de fer*.

Du talent, certes il n'en avait pas, mais sa hardiesse et sa foi en lui-même paraissaient lui en tenir lieu. Ne pouvant convaincre, instruire ou charmer, il se contenta d'oser. Il osa beaucoup. Il osa, au moment de la manifestation de la place Vendôme bientôt étouffée dans le sang, ramasser pour l'adopter à l'usage de la Commune, la phrase fameuse du césarisme : *Que les bons se rassurent et que les méchants tremblent*. Il osa faire commerce de politesse avec le Prussien campé à nos portes, insolent et railleur. Il osa, lui sceptique, se montrer plus implacable que les exaltés et les fous. Il osa déclarer à la face du monde qu'il s'ensevelirait avec Paris écroulé, et il finit par se cacher sous des habits de femme, demandant, sous ce travestissement, non des armes comme Achille, mais un cigare comme Brummel.

Ah ! quelle parodie de tout ce qui est notre admiration et notre foi ! Quelle vision ironique ! On croirait voir, après les Titans des révolutions passées, s'agiter, se heurter, se fondre dans le brouillard, on ne sait quels spectres de Myrmidons !

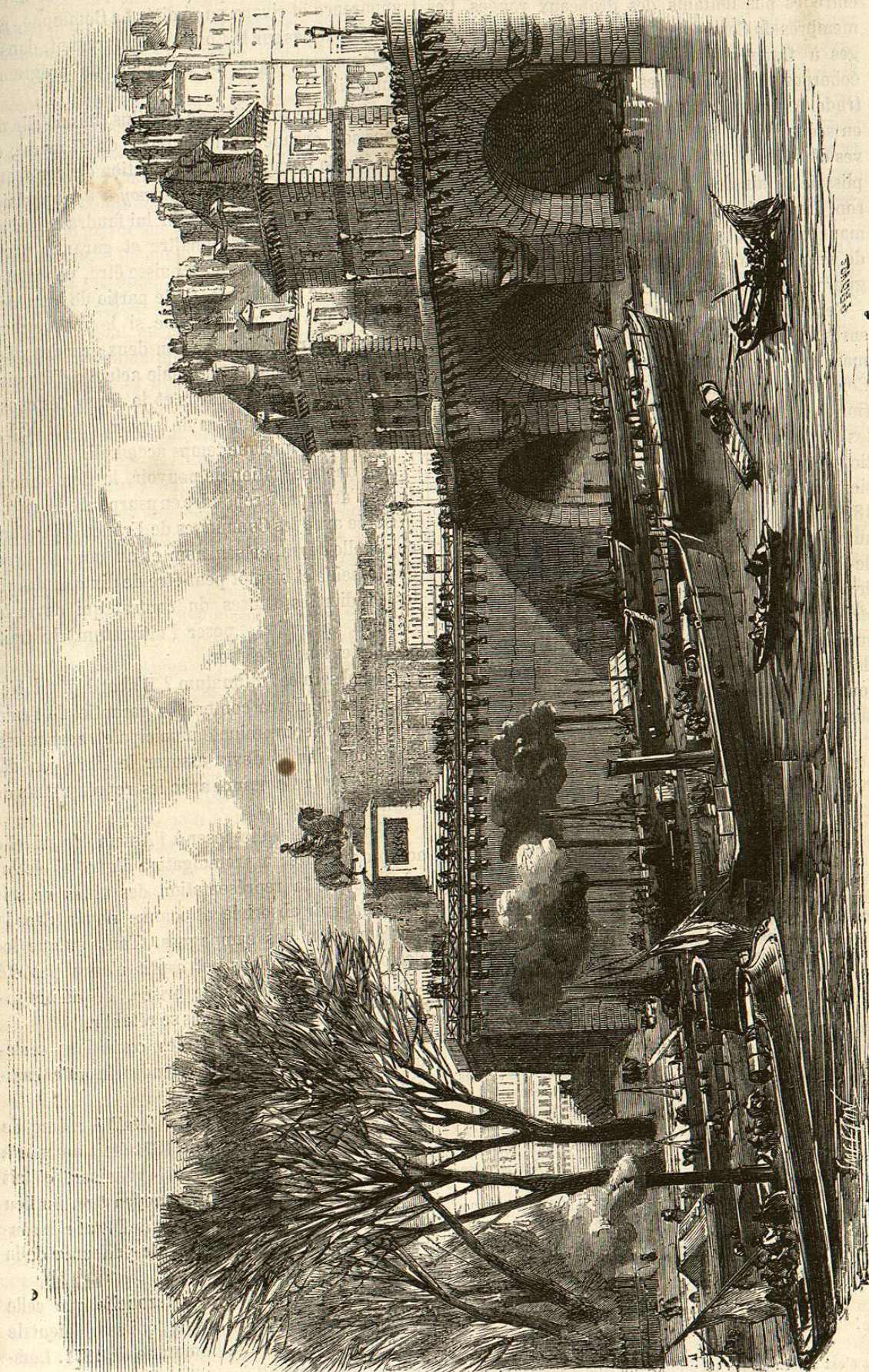
Comme il dut mépriser tous ceux qu'il rencontra dans cette mêlée, ce vieux et sévère Delescluze que nous regardions comme une sorte d'ancêtre, pâle, maigre, barbe et cheveux blancs, creusé et bronzé par la souffrance et dont saluaient

l'honnêteté austère ceux-là mêmes qui combattaient son jacobinisme étroit et dur ! De quelle amertume profonde dut-il être saisi en se voyant confondu avec ces romanciers de pacotille, ces conspirateurs de boudoir et ces politiques d'estaminet ! Sans doute, désespérant de sauver sa mémoire du gouffre où il venait de la jeter, le vieux proscrit de la Guyane résolut au moins d'y laisser sa vie. Il voulut mourir, dit-on. Il avait raison de le vouloir. Dans cette tourmente effroyable, il laissait à la fois son existence et son honneur. Il eût été de tous le plus coupable s'il eût survécu, car il avait pour ses collègues devenus ses complices, le sentiment qu'il avait toujours eu pour ceux qui tremblent, le mépris. Quelle triste fin pour une vie qui avait été respectée ! Au moins a-t-il offert sa poitrine aux balles, comme Millière, ce maigre rêveur, tranchant et net comme une lame de couteau ! Mais comme Millière il est mort trop tard. Sa main était tachée de sang.

D'autres aussi entrèrent, au premier moment, dans la Commune qui se repentirent bientôt de l'avoir fait. Le nom de M. Beslay, vieux républicain, dont l'honnêteté était bien connue, entraîna beaucoup de gens hésitants, troublés, dans le mouvement nouveau. Un seul trait fera connaître l'estime que professaient pour M. Beslay les plus sévères du parti démocratique. On avait accusé, un moment, et en toute fausseté, P.-J. Proudhon d'avoir à la suite de la condamnation de son livre, *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, écrit à l'empereur pour lui demander grâce. Proudhon reçut de M. Beslay cette simple lettre : « Est-ce vrai ? » Il répondit aussitôt : — « *Je vous regarde comme ma conscience et je ne voudrais rien faire que je ne pusse avouer devant vous.* — P.-J. Proudhon. »

On conçoit qu'un tel homme pût exercer une certaine influence sur d'anciens amis. Lui entré dans l'action, beaucoup l'y suivirent. Il n'y resta que pour sauver la Banque. Instinctivement il comprenait que, dans l'écroulement de tout ce qui était la France, il fallait du moins sauver le renom de cette chose fictive, mais toute-puissante, le billet de banque. Le billet, ce papier, pouvait seul éviter au pays la catastrophe finale. La Banque au pouvoir de la Commune, le billet démonétisé, c'en était fait du crédit français. L'honneur de M. Beslay est d'avoir sauvé cette fiction.

Ainsi la Commune était nommée et tenait l'Hôtel de ville. « Eh bien ! Bourrienne, disait un jour Bonaparte, nous voilà donc aux Tuileries ! maintenant il faut y rester. » Les membres de la Commune pouvaient dire comme Bonaparte. Le difficile n'est pas de faire une révolution, mais de la faire durer. L'installation de la Commune eut lieu avec une solennité véritable. De grandes draperies rouges, à crépines d'or, couvraient la façade de



PARIS PENDANT LA COMMUNE. — Les canonniers de la Commune.